

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

- Anselm Jappe, *Les aventures de la marchandise, pour une nouvelle critique de la valeur*, Paris, Denoël, 2003.
- Anselm Jappe, *Crédit à mort*, Paris, Lignes, 2011.
- Anselm Jappe, Bernard Friot, *Après l'économie de marché : une controverse*, Lyon, ACL, 2014.
- Anselm Jappe, Serge Latouche, *Pour en finir avec l'économie*, Paris, Libre & Solidaire, 2015.
- Groupe Krisis, *Manifeste contre le travail*, Paris, 10/18, 2004.
- Robert Kurz, *Lire Marx*, Paris, La Balustrade, 2012.
- Robert Kurz, *Vies et mort du capitalisme*, Paris, Lignes, 2011.
- Ernst Lohoff, Norbert Trenkle, *La grande dévalorisation*, Rotterdam, Post-éditions, 2014.
- Moishe Postone, *Temps, travail et domination sociale*, Paris, Mille et une nuits, 2009.
- Roswitha Scholz, *Simone de Beauvoir aujourd'hui*, Lormont, Le bord de l'eau, 2014.
- Patrick Vassort, Richard Poulin (dir.), *Sexe, capitalisme et critique de la valeur*, Saint-Joseph-du-Lac, M éditeur, 2012.
- Éric Martin, Maxime Ouellet (dir.), *La tyrannie de la valeur : débats pour le renouvellement de la théorie critique*, Montréal, Écosociété, 2014.

On pourra aussi consulter le site : <http://www.palim-psao.fr/>

Gagner sa vie à la perdre

Annick Stevens

ET SI REGAGNER SON EXISTENCE CONSISTAIT À PERDRE CE QUI OCCUPE la majeure partie de nos vies ? Je propose un usage inversé de la bonne vieille formule « perdre sa vie à la gagner » pour plaider, non pas le provocateur « ne travaillez jamais » mais le pas de côté par rapport à la centralité du travail et de tout ce qu'il implique dans l'imaginaire social actuel, en vue d'une désaliénation radicale de celui-ci.

La majorité des critiques adressées au travail concernent son organisation dans la société capitaliste. C'est à ce propos que sont développées les catégories savantes de travail abstrait, de travail mort, de travail-valeur, etc. Dans ce cadre aussi que sont dénoncés plus familièrement l'absence de sens, les métiers inutiles ou nuisibles, les humiliations hiérarchiques, les injonctions intenables, la visée du profit au lieu de la satisfaction des besoins, la surcharge des uns et le chômage des autres. La pression toujours plus forte sur les différentes catégories de travailleurs et d'allocataires, y compris leur mise en concurrence, et le fossé grandissant entre les bénéficiaires et les victimes du système, entraînent une légitime révolte à laquelle seul répond l'appareil répressif des États. Ces dénonciations et les luttes qui les accompagnent doivent sans aucun

doute être poursuivies, et toute amélioration des conditions de travail vaut la peine d'être défendue. Il ne faut cependant pas s'illusionner : aucun changement en profondeur ne sera possible tant qu'on restera dans le cadre d'une économie qui ne peut renoncer au profit, à la croissance et au dumping social sans s'effondrer ; aucun changement significatif non plus si l'on évite de penser le travail d'une manière plus générale, indépendamment des modalités capitalistes de son effectuation.

La lutte pour une meilleure répartition du travail et des richesses, de même que les luttes pour l'autogestion ou pour la propriété collective des moyens de production, sont des formes de lutte de classes qui ne mettent pas nécessairement en question le productivisme et la sur-valorisation du travail qui l'accompagne. On peut parfaitement imaginer une société sans classes qui produit toujours plus, dans une constante innovation, pour augmenter également le bien-être de tous ses membres. Pour le dire autrement, la tendance à « perdre sa vie à la gagner » n'est pas seulement un effet de l'exploitation de classe et ne disparaîtra pas avec elle. Elle peut résulter de contraintes objectives, naturelles ou sociales, qui rendent longue et pénible l'acquisition du minimum vital ; mais elle peut aussi résulter de contraintes subjectives, notamment d'une incapacité à penser la vie en dehors de ses dimensions biologique et matérielle. Pour n'en donner qu'un exemple, la demande illimitée de progrès dans le domaine des techniques médicales, pour laquelle bon nombre de nos concitoyens sont prêts à toutes les concessions (écologiques, éthiques, politiques), révèle la difficulté croissante de l'être humain contemporain à accepter la maladie et la mort. Il faut donc faire porter la réflexion et la lutte à la fois sur les deux types de contraintes pour penser de manière plus éclairée la place du travail dans la vie humaine.

Le privilège absolu de la vie matérielle et biologique semble bien né avec la société capitaliste, par sa sécularisation de toute valeur aux dépens des aspirations religieuses ou idéalistes qui équilibraient jusqu'alors les besoins matériels et « spirituels ». Il est aussi un héritage de l'utilitarisme philosophique du XVIII^e siècle, mais un héritage tronqué. L'utilitarisme dit que toutes les motivations des actions remontent finalement au plaisir de leur auteur. Cependant, de ce plaisir qui pouvait s'exprimer de mille façons différentes, le capitalisme n'a retenu que la forme la plus grossière : le plaisir d'accumuler des biens matériels, de penser que par eux on a réussi

sa vie, et de jouir de tout ce qui s'achète. On travaille désormais pour ce plaisir ou pour la crainte d'en être privé. Une meilleure répartition des richesses peut rendre cette crainte moins aiguë mais n'empêchera pas l'individu de se définir par ce qu'il possède. En quoi est-ce un problème ? Changeons d'angle de vue pour mieux le faire apparaître.

UNE QUESTION DE CIVILISATION

Il est toujours instructif de relire les études ethnologiques consacrées aux sociétés de chasseurs-cueilleurs ou d'agriculteurs familiaux, et les raisons avancées pour expliquer pourquoi ces populations consacrent peu de temps à la production du nécessaire et développent de longues activités oisives (contes, palabres, rituels...). Les raisons matérielles sont évidentes : pour les nomades, limitation des objets transportables ; pour les sédentaires : inutilité des surplus, à l'exception de quelques réserves pour les mauvaises saisons, parce qu'il n'y a personne avec qui échanger du superflu dans des groupes où chaque famille produit à peu près la même chose¹. Dans les sociétés pratiquant le *potlatch*, la motivation est un peu différente : il y a bien recherche d'un surplus, en particulier pour qui occupe ou brigue la chefferie symbolique, mais le but en est de gagner du prestige en distribuant ce surplus ou en le consommant collectivement lors de grandes fêtes². Dans ces sociétés, l'accumulation est méprisée et l'accumulateur subit la réprobation générale³. Comment le partage homogène entre production et loisir a-t-il fait place, dans certaines régions et à certains moments de l'histoire, à la division entre des classes exclusivement oisives et des classes devant désormais travailler pour les autres ? Il est impossible d'évoquer ici la multiplicité des situations et des facteurs, mais il est évident qu'une condition *sine qua non* est l'installation d'une domination guerrière ou idéologique (par spécialisation interne ou invasion de l'extérieur). Quoi qu'il en soit, il est remarquable que l'apparition de la division en classes (en Égypte, Mésopotamie, Chine, ou dans les empires d'Amérique centrale...) n'a eu ni pour cause ni pour conséquence principale le désir d'accumulation de biens matériels. Les privilèges des classes dominantes étaient la guerre et le prestige, les cultes, et bientôt les connaissances. La magnificence des constructions poursuivait le plus souvent des objectifs rituels, symboliques et d'exaltation de la puissance. Le luxe personnel des dominants

1. Voir notamment Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance*, Paris, Gallimard, 1978.
2. Références déjà anciennes mais toujours fondamentales : Marcel Mauss, « Essai sur le don », dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950 (1^{re} parution dans *L'Année sociologique*, 1923-24, t. 1) ; Pierre Clastres, *La société contre l'État*, Paris, Minuit, 1974.
3. *Id.*, et aussi Margaret Mead, *Cooperation and Competition Among Primitive Peoples*, New York, McGraw Hill, 1937.

est un phénomène plus tardif, et non généralisé ; faire travailler les autres servait avant tout à se libérer du travail pour se consacrer à des activités infiniment plus valorisées.

Par conséquent, c'est principalement dans les sociétés pratiquant ce loisir de classe, et non dans celles où le loisir est partagé, qu'ont eu lieu le développement de nouvelles connaissances, abstraites et non directement utilitaires, et la diversification des activités créatrices comme les arts et les techniques. Non qu'une telle évolution ait une valeur en soi, car on peut contester que la création intellectuelle et artistique vaille mieux que la vie minimaliste et tranquille d'une communauté homogène de type paléolithique ou agraire. Je défendrai seulement comme une valeur la possibilité pour chaque être humain de faire l'un ou l'autre choix en toute connaissance de cause. Par ailleurs, la coïncidence historique entre l'existence d'une classe oisive et le développement d'une civilisation raffinée n'entraîne pas que cette alliance soit la seule possible, et nous pouvons considérer comme un défi à relever de réinventer une civilisation hautement créatrice sur la base d'un loisir partagé.

UNE AUTRE CONCEPTION DE L'EXISTENCE

Pour avancer dans cette direction, dénoncer l'aliénation capitaliste du travail est une étape indispensable quoique non suffisante. Ainsi, par exemple, les analyses de la « critique de la valeur » sont intéressantes en ce qu'elles rompent avec le dualisme de classes simpliste, selon lequel il suffirait de faire disparaître la classe parasite, exploitatrice ou spéculatrice pour que tout le monde soit heureux dans un système désormais égalitaire. Elles reprennent la critique de l'aliénation comme limitation inconsciente de l'imaginaire, qui se traduit par le fait que la plupart des travailleurs n'ont aucune envie de réfléchir au sens, aux finalités et aux conséquences de leur travail ; qu'ils veulent garder leur emploi quelle qu'en soit la nuisance, non seulement par besoin légitime de gagner leur vie, mais aussi parce qu'ils sont imprégnés de l'idéologie productiviste et consumériste à laquelle ils n'imaginent aucune alternative, et « ils s'identifient réellement avec cette existence bornée⁴ ». Loin d'y échapper, les dirigeants de l'économie ont encore moins la possibilité de s'écarter de cette course au productivisme, car ils seraient immédiatement écrasés par leurs concurrents, et leur vie est davantage encore une soumission totale aux exigences de leur charge, doublée d'une inca-

pacité, tant leur esprit est atrophié, de jouir de leurs rares loisirs en dehors d'une consommation accélérée de leur accumulation de monnaie. Les théoriciens de la valeur définissent le travail en société capitaliste comme « une pure dépense d'énergie humaine mesurée par le temps, sans aucun contenu spécifique⁵ », dont le but de produire des objets utiles « n'est plus qu'une sorte d'appendice à la production de valeur, qui consiste à transformer une somme d'argent en une plus grande somme d'argent ; et cela ne peut être fait qu'en ajoutant du travail au travail, sans aucune considération pour sa réelle utilité. » Dès lors, « la question n'est plus de savoir comment améliorer les conditions des travailleurs à l'intérieur de ce système de marchandises, mais comment sortir de tout le système de l'argent et de la valeur, de la marchandise et du travail. » Sur ce point, les auteurs n'ont pas de proposition originale mais adoptent les deux axes de lutte les plus souvent évoqués par l'anti-capitalisme : d'une part, renforcer les luttes de terrain et les alternatives autonomes, d'autre part délivrer les esprits du fétichisme de la marchandise pour cesser de faire de nos désirs les complices du capital.

Or, la constitution d'un tel antidote à la conception capitaliste de l'existence – de ses buts, de ses valeurs et de sa réussite – doit, me semble-t-il, avant tout mobiliser *une autre conception de l'existence humaine*. Seule une telle conception à la fois permettra la projection d'un tout autre possible et donnera une force inépuisable à notre révolte en la poussant bien au-delà de celle suscitée par la souffrance, la nuisance, l'absurdité du travail en système capitaliste. Elle lui donnera, en effet, une dimension ontologique : je suis un être dont le mode d'être n'est pas seulement biologique, sensoriel et affectif ; je suis un être créateur de son existence, seul parmi les vivants à pouvoir décider de quoi il veut la remplir, à quelles activités il veut la consacrer. Je suis révoltée contre le rabaissement systématique des êtres humains à des animaux dépourvus de liberté existentielle.

Tout système social vise à occulter la non-détermination de l'existence humaine en faisant passer pour évidente et nécessaire la limitation des activités praticables, en évitant même qu'on la soumette à une interrogation. Interroger l'évidence des activités est donc la plus fondamentale des subversions. Plusieurs philosophes l'ont fait – et c'est sans doute l'un des rôles les plus essentiels de la philosophie – mais c'est Hannah Arendt qui, pour ce faire, a le plus mobilisé l'analyse du travail et de ses notions connexes, dans son ouvrage *Condition de l'homme moderne*⁶.

4. Krisis, *Manifeste contre le travail*, Paris, 10/18, 2004, p. 37. Sur ce point sont toujours aussi pertinentes les analyses de Guy Debord dans *La Société du spectacle*.

5. Interview d'Anselm Jappe par Alastair Hemmens dans *The Brooklyn Rail*, septembre 2015, traduit de l'anglais par C. I. Angelliaume, consulté sur le site : <http://www.palim-psao.fr/2015/11/on-doit-se-barrer-d-ici-entretien-d-anselm-jappe-avec-alastair-hemmens.html>. Voir aussi l'interview de Jappe dans ce numéro.

6. Calmann-Lévy, 1961. La traduction ne rend pas tout à fait le titre original : *The Human Condition*, University of Chicago Press, 1958. L'ouvrage va bien au-delà des quelques notions présentées ici, réfléchissant sur tout ce qui conditionne la vie humaine, sur le rapport entre public, privé et social, sur la liberté et la capacité de créer de l'inattendu, du non déterminé.

UNE AUTRE DÉFINITION DU TRAVAIL ET DE L'ŒUVRE

Reprenant d'abord l'antique distinction entre *vita activa* et *vita contemplativa*, Arendt laisse provisoirement de côté cette dernière, c'est-à-dire l'activité intellectuelle, scientifique ou « de l'esprit », qui nous intéresse cependant au premier chef dans la perspective d'une civilisation de loisir⁷. Elle distingue ensuite dans la vie active trois types d'activités : le travail, l'œuvre et l'action.

Le travail est l'activité liée à la nécessité de la vie biologique : il sert à produire les biens de consommation nécessaires à l'entretien de cette vie et au renouvellement de la force de travail (alimentation, habillement et habitat, travaux domestiques,...). Il est une répétition perpétuelle de la production et de la consommation, liée aux cycles physiologiques et aux cycles naturels en général. Tout homme doit être un *animal laborans*, à moins d'exploiter la force de travail d'autres hommes. Cependant, l'homme moderne, au lieu de réduire le plus possible ce niveau basique d'activité, l'a laissé envahir la majeure partie de sa vie, qu'il passe à se procurer et à dilapider des biens de consommation, ses loisirs même étant encore des activités de consommation (de jeux, de spectacles, d'attractions produits à cet effet). Arendt observe que la demande de libération par rapport au travail et l'effective diminution du temps de travail au cours du XX^e siècle n'ont pas permis de sortir de ce cycle parce que la plupart des hommes ont oublié quelles autres activités ils pourraient mener qui ne relèvent pas de ce type de rapport aux objets. Dans ces conditions, le gain de loisir n'est en rien une libération du travail car, d'une part, il sert principalement à restaurer la force de travail, et d'autre part, il est consacré à d'autres types de consommations qui créent à leur tour du travail et qui poussent à travailler plus pour pouvoir se les payer. Ce processus en boucle, dont la vitesse de parcours ne cesse d'augmenter, explique pourquoi le gain de productivité dû aux machines et à l'automatisation n'a entraîné aucune diminution de la masse de travail⁸. Pour arriver à la domination presque totale de cette activité sur les deux autres, il a fallu que la différence entre travail et œuvre soit effacée, et que l'action elle-même devienne, comme le travail, un moyen de gagner sa vie. Voyons maintenant quels sont ces deux autres types d'activité.

L'œuvre se distingue de l'objet de consommation en ce que 1/ elle vise une permanence qui s'étend au-delà de la mortalité de son auteur ; 2/ elle participe à l'édification d'un monde humain

distinct du monde naturel, un monde d'objets créés pour y déployer d'autres activités, d'une façon choisie qui ne relève plus de la stricte nécessité vitale ; 3/ il ne s'agit plus d'un flux indifférencié, mais d'activités et d'objets clairement séparés, ayant un commencement et une fin, une identité qui tend vers l'unicité. L'œuvre caractérise donc l'*homo faber*, l'artisan maître de son ouvrage. Certes, celui-ci vise également à gagner sa vie en échangeant ses œuvres contre des produits nécessaires, mais ce n'est pas son seul but ni sa principale satisfaction ; celle-ci réside dans les trois caractéristiques citées, qui seules le font accéder à une dimension proprement humaine et non communément animale. L'œuvre par excellence est bien sûr l'œuvre d'art, la plus détachée de la visée utilitaire, la plus personnelle et la plus durable, qui peut survivre même à la société qui l'a produite. Or, poursuit Arendt, la fabrication d'œuvres a été détruite, au début du XIX^e siècle, par la production industrielle de masse, qui a transformé l'artisan en un travailleur répétitif ne travaillant plus que par nécessité, et ses produits en des objets de consommation standardisés, que le système capitaliste a besoin de rendre usables et remplaçables le plus rapidement possible. Déjà avant le capitalisme, l'économie marchande avait supprimé la valeur intrinsèque de l'objet (l'objet valant en fonction de la fin pour laquelle il a été fait, que ce soit son utilité ou sa beauté) au profit de la seule valeur d'échange, c'est-à-dire une valeur relative, estimée en fonction des autres objets contre lesquels celui-là peut être échangé. Mais le capitalisme industriel, en divisant le processus de production jusqu'au point où chacun n'accomplit plus qu'un seul geste toujours identique, ignorant ce qui le précède et ce qui le suit, a en outre supprimé la relation entre l'ouvrier (maître de l'ouvrage) et son œuvre, de telle façon qu'il n'est plus possible à l'ouvrier d'en tirer une fierté et une satisfaction. Toutes les théories qui voient dans le travail un facteur de réalisation humaine, que ce soit par la liberté de transformer la nature et de s'affranchir de son joug, ou par l'estime publique que suscite le bel ouvrage, ou encore en tant qu'expression des aptitudes et des habiletés propres à chacun, toutes ces théories en réalité confondent travail et œuvre, et leur louange concerne en fait les caractéristiques de l'œuvre. Dans l'organisation actuelle du travail, l'être humain est réduit à sa part animale, aussi bien en tant que consommateur qu'en tant que producteur, et qu'il soit travailleur manuel ou fournisseur de services, agent financier ou salarié « intellectuel ».

7. Elle y revient dans son dernier ouvrage, inachevé, *La vie de l'esprit* (2 parties: *La pensée ; le vouloir*), Paris, PUF, 2013.

8. L'ouvrage étant publié en 1958, il ne prévoit pas encore la disparition des emplois due à la généralisation de l'informatique. Le constat général reste cependant valable : alors qu'il devient de plus en plus possible de diminuer la masse de travail, celle-ci est maintenue artificiellement élevée par la création continue de nouveaux produits et services, condition de survie pour le capitalisme au même titre que ses spéculations financières.

Enfin, l'action est la distinction d'un individu sur la place publique, sans l'intermédiaire des objets, en particulier par le discours, la décision politique, l'exploit au service de la communauté. Elle seule manifeste la liberté, c'est-à-dire la capacité à produire un fait nouveau et imprévisible, non déterminé par des enchaînements de causalités naturelles et sociales, et qui vise des objectifs non matériels tels que l'honneur, la virtuosité ou la grandeur. Arendt trouve ses exemples dans la Grèce homérique et la Grèce des cités, mais il est bien clair qu'on en trouve aussi dans les sociétés qui, sur d'autres continents, ont cultivé le prestige et la gloire en dehors de la seule activité guerrière.

Ces trois types d'activités ne constituent pas des catégories hermétiques, vu qu'une même activité peut appartenir à l'une par certains aspects, à une autre par d'autres aspects. L'intérêt est que leur classement est totalement indépendant des critères économiques de valeur marchande, de rareté ou d'abondance, ou des critères sociaux de hiérarchie et de domination, mais repose sur des caractéristiques ontologiques de leurs objets (c'est-à-dire sur le type d'existence de leurs objets, notamment quant à leur temporalité). Le contraste est manifeste avec les distinctions habituelles, qu'on retrouve par exemple dans cet extrait d'un dossier récent sur le sujet : « Nettoyer une rue, garder des enfants, repeindre un appartement, aider une voisine à faire ses courses : emploi, travail ou activité ? Ce sont les notions de lien de subordination et de salariat qui font la différence, mais pas le contenu même de l'action⁹. » En effet, ces actions seront des emplois si elles s'effectuent dans un cadre salarial, des travaux si elles sont payées, et de simples activités si elles sont non rémunérées. C'est donc le cadre économique qui décide de leur sens, et par là de leur valeur. Renverser les valorisations relatives à l'intérieur du cadre est une bonne chose, mais sortir du cadre demande de nouvelles distinctions.

Par ailleurs, il n'y a aucune nécessité à ce que les trois catégories définies par Arendt constituent la base d'une nouvelle division en classes, car rien n'empêche que les tâches du premier groupe soient réparties équitablement entre tous les membres d'une société, et que les autres soient choisies en fonction des goûts et des talents de chacun, sans aucune différence de rémunération entre elles – ou sans rémunération du tout, si le nécessaire est assuré collectivement. En revanche, elles renversent certaines valorisations professionnelles actuelles car un médecin, par exemple, ne travaille qu'à l'entretien

de la vie, tandis qu'un artisan œuvre à l'aménagement du monde durable de manière créative et personnelle. Par ailleurs, de même que dans les sociétés pré-capitalistes, œuvres et actions créent de la différence entre les individus, et même des inégalités au sens où, si chacun est supposé trouver l'occupation valorisante qui lui convient, certains y excelleront plus que d'autres. Cependant, dans l'esprit de telles sociétés, les récompenses de l'excellence ne sont pas des biens ou des pouvoirs, mais de l'admiration, de la gratitude et le plaisir de léguer à la postérité une réalisation mémorable. Ces motivations ne sont d'ailleurs pas absentes de notre société, mais en général elles s'ajoutent à la rétribution matérielle.

COMMENCER CONCRÈTEMENT

De ces distinctions il résulte que la lutte contre l'aliénation au travail doit consister à réaliser le plus rapidement et le plus collectivement possible une diminution maximale du travail consommable et sa répartition entre tous les membres de la société, ainsi qu'une revalorisation de l'œuvre, de l'action et de l'activité intellectuelle, parce que ces activités-là, en donnant un sens supérieur à la vie humaine, permettent de se détacher de la logique du productivisme et de l'asservissement volontaire à la marchandise.

Toute avancée individuelle en ce sens est aussi une avancée collective, par la vertu contagieuse de l'exemple, par l'entraide qui se développe progressivement entre les individus, par la démonstration qu'il y a des alternatives (suivant la bonne vieille notion de propagande par le fait), et finalement, lorsque le phénomène prend de l'ampleur, par la mise en danger de l'économie qui n'est plus alimentée par la complicité des consommateurs. Ce n'est pas un hasard si se multiplient les sites répertoriant les moyens d'acquérir le strict nécessaire et de se débrouiller avec très peu de revenus¹⁰. Refuser massivement le travail inutile, ne plus acheter les produits de celui-ci, récupérer des moyens de subsistance indépendants, basiques, en s'intégrant à des réseaux d'échanges sans argent. Ne plus avoir besoin de la certification d'une institution pour poursuivre une activité de qualité, ne plus juger l'intérêt de celle-ci en fonction de la rémunération qu'elle rapporte.

Une partie des jeunes adultes a pris acte de la nécessité de ce changement, intégré le fait qu'il n'y a plus de place pour tout le monde dans les rangs, et que d'ailleurs ces rangs leur déplaisent

9. « Travailler moins, et si on essayait ? », *Silence* n° 443, février 2017, extrait de l'éditorial.

10. Par exemple : sortirdutravail.org.

de plus en plus, ne fût-ce que pour leur nuisance écologique. Même s'ils ne sont pas dépourvus de toute contradiction (en particulier concernant le poids écologique des outils numériques), ils développent d'une manière de plus en plus cohérente leurs ateliers de récupération, de réparation, de sources énergétiques autonomes, en n'utilisant quasiment plus l'argent pour les acquisitions et les échanges. Ils ne sont pas pour autant en dehors du système capitaliste, dont ils récupèrent ou utilisent encore certains produits, mais ils se sont débarrassés de la *mentalité* capitaliste, dont ils rejettent les trois piliers : salariat – fructification de l'argent – achat. On peut objecter que ce ne sont là que quelques gouttes d'eau dans la mer, mais personne ne sait exactement quelle proportion de déserteurs du crédit et du salariat le système est capable de supporter, lui dont toute la fragilité a été révélée en 2008¹¹, surtout si ces désertions s'articulent les unes avec les autres.

Le temps partiel volontaire est une autre première étape en vue de s'affranchir de l'esprit du système et même de l'affaiblir, ce qui explique pourquoi beaucoup d'institutions le refusent, pour la même raison que les gouvernements n'accepteront jamais une diminution drastique du temps de travail. En effet, d'une part, la récession guette si tout le monde retrouve le temps de réaliser soi-même ces objets et ces services que les travailleurs à huit heures par jour sont obligés d'acheter. D'autre part, le temps libéré sera, au moins partiellement, consacré à lire, réfléchir, échanger des idées, s'organiser, et bientôt mettre en question la nécessité autoproclamée des pouvoirs politiques séparés. Certes, il ne faut pas surestimer ces occupations intelligentes et constructives vu l'augmentation continue des « loisirs » abrutissants, mais le potentiel de libération est néanmoins énorme si l'on tient compte du rôle de l'épuisement par le travail dans le choix même de ces divertissements faciles.

Cette argumentation a été développée avec une force de conviction extraordinaire dans un ouvrage intitulé *Travailler deux heures par jour*, écrit par un collectif composé de travailleurs intellectuels et ouvriers¹². Le fait qu'il date de 1977 n'est pas spécialement pour nous encourager, puisque tout y était déjà dit, et n'a pas été suivi d'effets. Mais la situation s'est à ce point aggravée depuis lors que répéter les mêmes constats, réflexions et propositions pourrait cette fois rencontrer un vaste écho – un collectif basque vient d'ailleurs de renchérir sous le titre de *Travailler une heure par jour*, en reprenant les mêmes recommandations avec des chiffres actualisés, quoique

sans le souffle poétique et politique des années 70¹³. Ces recommandations sont regroupées en quatre points :

- réduire la production à ce qui est nécessaire pour couvrir les besoins estimés par une société, réduire les gaspillages et augmenter la durabilité des objets ;
- partager ce travail nécessaire entre tous les actifs potentiels de la société, y compris les étudiants et sans limite d'âge tant qu'on en est encore physiquement et intellectuellement capable ;
- augmenter la productivité grâce à la diminution du temps de travail (qui évite l'épuisement des fins de journée), grâce à la participation de tous aux décisions (qui évite la démotivation, la désimplication, voire la résistance ou le sabotage), grâce au développement de techniques en accord avec les choix écologiques et anti-hiérarchiques¹⁴ ;
- transformer une partie du travail socialisé en travail privé, c'est-à-dire rendre aux individus une partie des tâches devenues des emplois spécialisés : entretien, rénovation, voire construction de son logement ; réparation des ustensiles, production de nourriture et de repas, confection de ses vêtements, etc. Chacun le faisant à sa manière, à son rythme, cela devient une activité créative et non plus contrainte, où l'individu enrichit sa personnalité en acquérant différentes aptitudes par lesquelles il forge sa propre vie. Cela peut se faire à plusieurs, bien sûr, entre parents, amis, voisins...

L'étude théorique qui démontre la faisabilité de ce projet est fondée sur un matériel de données et de projections statistiques impressionnant. Elle est précédée par des témoignages de travailleurs qui ont choisi de diminuer leur temps de travail et en ont constaté les effets bénéfiques tant sur leur propre vie que sur l'organisation générale du travail. Ces récits fourmillent de belles et bonnes idées qui n'attendent plus que nous pour les faire jaillir. La puissance de vie qui s'exprime dans tout l'ouvrage vient d'ailleurs compléter heureusement ce qui pourrait sembler hors d'atteinte dans la vision héroïque d'Hannah Arendt, grâce à la dimension esthétique et relationnelle de l'existence, tellement partagée spontanément qu'elle devrait être un moteur puissant vers la réappropriation du temps. Par exemple, pour comprendre combien la consommation est une piètre compensation pour tout ce que le travail nous vole, il suffit de comparer ce que la publicité essaie de

13. Collectif Bizi!, *Travailler une heure par jour*, Bouguenais, Asphodèle éditions, 2010. Son site internet expose les activités et objectifs de ce collectif motivé principalement par les questions écologiques et de justice sociale.

14. Cette préoccupation, bien détaillée ici, est également au centre des propositions de Murray Bookchin, qu'on pourrait exhumé dans la foulée (voir notre numéro 32 : « Entre techno et éco, quelle logique pour l'avenir ? »).

11. Le film *Le Casse du siècle* (*The Big Short*) est un formidable effort didactique pour faire comprendre au plus large public la crise des subprimes et les édifices spéculatifs sur lesquels repose toute l'économie capitaliste actuelle. Ce genre de message peut faire prendre conscience qu'il faut cesser de vivre à crédit et sortir de la dépendance à la marchandise.

12. Collectif Adret, *Travailler deux heures par jour*, Paris, Seuil, 1977.

nous vendre et les images qu'elle utilise pour nous tenter : « Voici la contrepartie de nos rêves : une bouteille de bière pour une matinée ensoleillée en forêt, un rouleau de papier-cul pour un sourire d'enfant, une chemise dernier cri pour une nuit d'amour¹⁵. » Qui ne préférerait retrouver le plaisir original ?

En résumé, ce qu'on peut faire individuellement dès aujourd'hui, c'est : diminuer la dépendance à ce qui s'achète, et donc la quantité de travail rémunéré, hautement aliéné, nécessaire pour se le procurer ; diminuer les besoins d'objets consommables, et donc diminuer la quantité de travail au sens défini par Arendt, y compris hors du cadre capitaliste ; faire un maximum de choses nous-mêmes, de la manière qui nous plaît le plus, pour ne plus devoir gagner l'argent pour les acheter ; revaloriser les activités qui ne produisent pas de valeur économique mais une grande valeur civilisationnelle ; répandre ces conceptions et tenter d'y rallier d'autres que nous. Ce qu'on peut faire en collectifs : se rendre le plus possible indépendants des circuits commerciaux, par l'acquisition collective de moyens de production (terres, ateliers,...) et par des échanges de produits et de services sans argent. Ce qui doit être fait à large échelle : défendre la nature et ses ressources vitales contre une exploitation et une destruction irréversibles ; empêcher les États alliés aux puissances capitalistes de faire obstacle au développement de notre mode de vie et de production (par l'aménagement du territoire, les tracasseries administratives et réglementaires, les mesures favorisant les grands ensembles, etc.). Pour ceux qui tiennent à la notion de lutte des classes, on peut toujours traduire ces objectifs en ces termes, d'une part parce qu'on lutte très clairement contre la classe économiquement et politiquement dominante avec l'objectif ultime de la faire disparaître, d'autre part parce que d'une certaine manière on forme ainsi une nouvelle classe consciente d'elle-même, caractérisée par la volonté de *sortir* de la vision economiciste de la vie humaine et pas seulement par la volonté de *s'en sortir* mieux à l'intérieur de celle-ci.

Annick Stevens

15. Collectif Adret,
op. cit., p. 129.

Le travail est un crime

[*Werken is Misdaad*]

Hermann J. Schuurmann (1924)

NOUS REPRODUISONS CI-DESSOUS LE PAMPHLET *LE TRAVAIL EST UN crime*, publié en 1924 par l'anarchiste hollandais Hermann J. Schuurman (1897-1991). Au sortir de la Première Guerre Mondiale, Schuurmann fut une des figures de proue du soulèvement de jeunes prolétaires antimilitaristes, anticolonialistes et farouchement anticapitalistes. Alors que paraissait le journal *Alarm*, en 1922, Schuurmann fut le co-fondateur d'un groupe très proche, *De Moker (Mokergroep)*, uni autour d'une publication sous-titrée *Journal d'agitation pour jeunes travailleurs (Opruiend blad voor jonge arbeiders)*. Le journal *De Moker* (qui signifie littéralement « masse », ou « poing » en argot de métier) fut actif de 1923 à 1928, au fil de trente-sept numéros, et concentra la rébellion de la jeunesse hollandaise dans la période des « Années folles ». Comprenant environ cinq cents membres disséminés sur tout le territoire hollandais – préférentiellement au Nord et à l'Ouest –, le journal tirait à trois mille exemplaires mensuels, colportés dans tout le pays, non sans s'exposer aux répressions et arrestations policières.

Ce groupe se voulait explicitement « jeune », porteur d'une rébellion de la jeunesse (les membres initiaux avaient en majorité entre dix-sept et vingt-trois ans, Schuurmann faisant déjà figure d'aîné).